

Tr 494 p/79

LA STÈLE
DE SDOK KÂK THOM

PAR

M. ÉTIENNE AYMONIER
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE COLONIALE

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCI



LA STÈLE DE SDOK KÂK THOM

On sait qu'à la fin du xviii^e siècle, les Siamois enlevèrent aux débiles rois du Cambodge les vastes contrées qui occupent tout le bassin occidental du Grand Lac. Pendant une cinquantaine d'années, ils laissèrent ces pays, peuplés de gens de race et de langue cambodgiennes, sous le gouvernement du traître qui avait facilité cette prise de possession et de ses fils. Vers 1846, jugeant prudent d'amoindrir l'autorité de leur puissant vassal, ils détachèrent de Battambang plusieurs districts dont l'un, le plus reculé vers l'ouest, appelé Svay « la mangue, le manguier » par les anciens possesseurs, forma dès lors une petite province relevant directement de Bangkok et recevant le nom officiel de Sisaphon.

Comprise entre 100° et 101° E., entre 13° 30' et

14° 20' N., elle touche à ce long mur de grès de 300 mètres d'élévation moyenne qui sépare le bassin du Grand Lac du plateau laocien. Le sol de la province se relève au nord en se rapprochant de ce gigantesque soutènement de terrasse, mais, partout ailleurs, c'est une plaine alluvionnaire très plate, que bossèlent çà et là quelques mornes ou pitons isolés. Couverte en partie de forêts aux arbres clairsemés, elle est tantôt brûlée et desséchée, tantôt inondée par les pluies torrentielles que ses paresseux cours d'eau drainent insuffisamment. Sa population est pauvre, très disséminée.

Elle est traversée de l'est à l'ouest, en son diamètre, par une ancienne levée de terre, chaussée qui facilitait les communications entre la capitale, Angkor, et les possessions cambodgiennes du bassin du Ménam. D'étape en étape, de grands bassins creusés devaient désaltérer les voyageurs, leurs attelages, les éléphants. Le long de cette voie et même dans le reste de la province, on rencontre plusieurs ruines khmères dont la plus remarquable est Sdok Kâk Thom. On appelle ainsi un temple situé à peu près au centre de la province, à 400 mètres au sud de l'antique chaussée et sur la lisière orientale d'une grande forêt épaisse qui mesure 2 ou 3 lieues dans chaque direction.

Stak, prononcé *Sdok*, était jadis l'équivalent khmer du sanscrit *hrada* « lac profond, grande pièce d'eau ». *Kak*, prononcé *Kâk*, désigne, entre diverses acceptions, un roseau qui est employé à la confec-

tion des nattes communes. *Dham*, prononcé *Thôm*, signifie « grand, gros ». Donc, selon le mot qui est ici qualifié, l'expression *Sdok Kâk Thom* = *Stuk Kâk Dham*, peut se traduire par « le lac des grands roseaux » ou par « le grand lac des roseaux ».

Le temple est annoncé à l'est par son *lobæk* ou bassin rectangulaire. Ce « lac des grands roseaux » mesure 400 à 500 mètres dans chaque direction. Une avenue en chaussée, longue de 300 mètres, le reliait au temple qui était entouré d'un mur de blocs de limonite, haut de 2 m. 30 et mesurant 126 mètres E.-O. sur 120 mètres N.-S. Un *gopoura*, unique issue du temple, décorait le milieu de la face orientale de cette enceinte. Cette porte monumentale, construite en grès, donnait accès à une chaussée qui traversait un large fossé. Ce bassin doublait intérieurement le mur et régnait sans interruption sur les trois autres faces.

Au delà, la seconde enceinte — ou plutôt la troisième, si l'on considère le mur et le fossé comme constituant deux enceintes — était une galerie couverte, rectangulaire, formant cloître, entourant un préau qui mesure au plus 40 mètres E.-O., sur 30 mètres N.-S. La galerie de la face orientale est construite en grès, la méridionale en limonite, et les deux sortes de pierres furent simultanément employées aux galeries des deux autres faces. La stèle du temple se trouve encore debout sur son socle, à sa place primitive, qui est ici à l'intersection des axes des deux galeries de l'est et du nord de ce cloître.

Si on pénètre dans le préau intérieur, on passe entre deux petits édicules de grès rougeâtre et on arrive au sanctuaire, tour carrée, construite en blocs de limonite jusqu'à 2 mètres de hauteur et en grès rouge au-dessus. Ruinée et découronnée, elle n'est haute actuellement que d'une dizaine de mètres. Le linteau ou plaque décorative de sa porte représente le dieu Indra monté sur l'éléphant tricéphale, qui est lui-même posé sur la tête du monstre Râhou. Les trompes latérales du pachyderme, flanquées de singes, supportent des guirlandes de fleurs.

A côté de cette tour gisent quelques débris de statues de dieux ou de déesses brahmaniques qui ne présentent rien de remarquable.

Revenons à la stèle que nous avons rencontrée encore debout sur son socle, au milieu de l'angle nord-est des galeries d'enceinte.

Elle a été taillée dans un bloc de grès gris dont le grain doit être de la plus grande finesse. Ses proportions sont élégantes, ses dimensions ordinaires et nullement « gigantesques », expression qui a été employée à tort en parlant de cette stèle. Fût, base et pyramidion terminal compris, elle mesure 1 m. 50 de hauteur, et 1 m. 60 en y ajoutant le socle. La base, haute de 5 centimètres, ne dépasse pas en épaisseur le corps de la stèle, et elle n'est indiquée que par une simple raie horizontale tracée au bas du fût. Cette base est restée nue; le pyramidion aussi.

Appartenant au genre intermédiaire entre les piliers carrés et les stèles plates, cette pierre parallélépipédique a deux grandes faces tournées au sud et au nord, larges de 42 centimètres; et deux petites, larges de 32 centimètres. Ces largeurs se réduisent insensiblement de bas en haut où la différence est de 1 centimètre environ sur chaque face.

L'inscription occupe sur cette stèle une place qui varie quelque peu selon les faces : en hauteur, depuis 1 m. 33, aux faces est et ouest, jusqu'à 1 m. 35, sud, et même 1 m. 42, nord; en largeur, depuis 31 centimètres, est et ouest, jusqu'à 37 centimètres, sud, et 42 centimètres, nord. C'est sur cette face du nord, la dernière, qui n'a gardé aucune marge, que nous rencontrerons aussi les lignes les plus serrées, les lettres les plus petites. On compte, en effet, 60 lignes au sud, 77 à l'est, 84 à l'ouest et 119 au nord, total 340.

Les quatre faces étaient numérotées à leur sommet en chiffres de l'époque : 1 au sud, 2 à l'est, 3 à l'ouest, et 4 au nord. Ajoutons encore qu'il est visible que le lapicide s'est exercé à tracer sur la base quelques lettres d'essai moins soignées, dont plusieurs sont même renversées.

Le monument est bilingue. Le sanscrit occupe entièrement la première et la seconde face; sur la troisième, il couvre encore 95 centimètres de hauteur et compte 55 lignes. Le khmer commence ensuite sans intervalle, remplit 38 centimètres de hauteur et compte 29 lignes sur cette face. Puis, après deux

lignes de sanscrit isolées au sommet de la quatrième face, la langue vulgaire continue, en coupant même un mot de deux lettres dont l'une est au bas de la face précédente. Le khmer compte donc 117 lignes sur cette quatrième face. En résumé, le total des 340 lignes de la stèle se répartit entre 194 sanscrites et 146 khmères. Leur transcription remplirait au moins 32 de nos pages en format de moyen in-octavo.

Sans être parfait, l'état de conservation du monument est assez bon. Le chiffre indicatif de la troisième face est effacé. Quelques lignes de sanscrit sont un peu détériorées dans le haut sur les trois premières faces, mais le texte peut être presque partout reconstitué. A la quatrième face, les deux lignes de sanscrit qui la commencent sont un peu effacées et le khmer a souffert, de la ligne 8 à la ligne 13, mais les pertes peuvent être rétablies en partie. Bref, les dégradations sont peu importantes dans le haut et tout le bas de la stèle est admirablement conservé.

L'écriture monumentale de la partie sanscrite, en lettres rondes du x^e siècle śaka, est remarquablement soignée, régulière, agréable à l'œil. Les fleurons sont bien marqués, les lignes sont séparées en deux colonnes de pādas, et chaque strophe se termine par un signe élégant de ponctuation. Vers la fin de ce texte, à la troisième face, le lapicide, s'apercevant que la place pouvait faire défaut pour l'insertion complète du texte en langue vulgaire resserra progressivement son écriture qui reste très soignée,

mais qui devient plus fine, plus cursive, qui remplace ses fleurons par un trait placé au-dessus du corps de la lettre; elle sert, pour ainsi dire, de transition pour passer à la petite écriture du khmer qui suit sans aucune séparation.

Toutefois, la dernière lettre du sanscrit est suivie d'un petit dessin, sorte d'étoile, de signe décoratif de ponctuation, qu'on rencontre assez fréquemment au début ou à la fin des textes lapidaires, et dont la forme est celle de deux cercles concentriques entourés de quatre croissants tournés à l'extérieur, et de quatre traits divergents et ondulés. De plus, à la ligne suivante, le premier mot khmer est précédé d'un autre signe plus simple dont la forme rappelle quelque peu notre point d'interrogation.

Si belle que soit l'écriture de l'inscription sanscrite de cette stèle, elle ne suffirait pas à la mettre, graphiquement, hors de pair entre tous ces textes épigraphiques du Cambodge qui sont souvent très artistiquement gravés, où l'on peut compter tant de chefs-d'œuvres de l'art du lapicide. Mais rien n'y est comparable à l'extraordinaire habileté, à la merveilleuse sûreté de tracé de la partie khmère de cette stèle de Sdok Kâk Thom. Dès la troisième face, les 29 lignes écrites en cette langue occupent toute la largeur de la stèle, ne laissant aucune marge. Continuant la transition déjà commencée à la fin de l'inscription sanscrite, elles réduisent insensiblement, de ligne en ligne, les dimensions de leurs lettres, qui restent pourtant admirablement nettes.

A la quatrième face, cette écriture si nette est aussi serrée, aussi fine que pouvait l'être un texte de l'époque, tracé sur le papier de feutre par une main habile tenant la plume de métal repliée sur elle-même et remplie de gomme gutte ou d'encre de Chine dont se servaient les Cambodgiens pour écrire. En cet étonnant travail, la seule, ou l'une des rares difficultés devant lesquelles ait reculé le lapicide, est dans la représentation de l'*l* (long) joint aux consonnes qu'il a dû figurer par un simple cercle comme l'*i* bref; il était, en effet, matériellement impossible de doubler ce petit cercle à l'intérieur.

Dans le corps des lignes, un autre petit cercle sépare les phrases ou les membres de phrase. Mais les Cambodgiens de ce temps, de même que leurs descendants actuels, ne savaient pas ponctuer d'une manière rationnelle ou conforme à nos notions grammaticales : leurs coupures sont plutôt arbitraires. Toujours est-il qu'ici l'artiste a pu grandir légèrement ce cercle et même le doubler pour indiquer ce qui correspond à peu près nos alinéas.

A la 74^e ligne de la quatrième face où se termine, nous le verrons, un historique analogue, mais non identique, à celui que donne le texte sanscrit, ce double cercle de ponctuation est suivi d'un autre signe qui tient, graphiquement, de notre point d'interrogation. C'est pour indiquer que le sujet va changer. En effet, ce qui suit formé une seconde partie de l'inscription khmère ne se rapportant que très indirectement au texte sanscrit.

Remarquons enfin que le lapicide, craignant de plus en plus, et avec raison, de ne pouvoir inscrire entièrement son texte sur la pierre, à moins d'en réduire encore le type, s'est surpassé dans l'exécution des six dernières lignes de la quatrième face. C'est au point que, si les lettres y restent suffisamment nettes, leur beauté souffre un peu de cette petitesse exagérée qui atteint, qui dépasse même, l'exiguïté des plus petites lettres du fac-similé que nous donnons ci-joint.

Ce fac-similé reproduit, aux $\frac{2}{5}$ de l'original, la partie inférieure de la troisième face de la stèle, c'est-à-dire les 6 dernières lignes du texte sanscrit et les 29 lignes qui commencent le texte khmer.

Nous devons faire remarquer qu'une différence très sensible de teinte et une ligne blanche de démarcation entre les deux textes, dues à l'emploi, dans cette reproduction, de deux estampages différents, n'existent pas, bien entendu, sur la pierre.

Nous croyons devoir ajouter à ce fac-similé la transcription en caractères latins des 29 lignes en langue vulgaire ainsi reproduites. Quant à leur traduction, elle sera donnée plus loin lorsque nous interpréterons tout le texte de la partie khmère.

TRANSCRIPTION PARTIELLE.

(56^e ligne de la face 3 et 1^{re} ligne du texte khmer) Man
vraḥ pāda parameśvara pratiṣṭhā kamrateṅ jagatta (= jagat¹)
rāja anau² nagara śrī mähendraparvata ° Vraḥ pāda

2. parameśvara kalpanā santāna anak (= nak) stuk ransi °
Bhadrapattana gi ta jā smin nā kamrateṅ jagatta (= jagat)
rāja pra-

3. dvanna (= pradvan) dau ° Vraḥ vara sāpa vvaṃ āc
ti mān anakka (= anak = nak) ta dai ti ta siṅ nā kamrateṅ
jagatta (= jagat) rāja ° Leṅ santāna anak nolḥ

4. gussa (= gus) ° Nelḥ gi roḥha (= roḥ) śākha santāna
nolḥ ° Santāna aninditapura teṃ sruk śatagrāma ° Kuruṅ
bhavapura oy

5. prasāda bhūmi āy viṣaya indrapura ° Santāna cat
sruk jmaḥ bhadrayogi ° Aṅgvay ta gi sthāpanā vraḥ śivali-

6. ṅga ta gi ° Man vraḥ pāda parameśvara mok amvi
javā pi kuruṅ ni anau (= nau) nagara indrapura ° Steṅ aṅ
śivakaivalya

7. ta aji (= ji) prājña jā guru jā rāja purohita ta vraḥ
pāda parameśvara ° Man vraḥ pāda parameśvara thleṅ mok
amvi indra-

8. pura ° Steṅ aṅ śivakaivalya mok nu vraḥ kandvāra-
homa nā vraḥ rājakāryya ° Vraḥ pre nāṃ kule ta strī puruṣa
mo-

9. k ukka (= uk) ° Lvaḥh (= lvaḥ) āy viṣaya pūrvvadiṣa
vraḥ pre oy prasāda bhūmi cat sruk jmaḥ kuti duk kule nolḥ
aṅgvay ta gi °

10. Man vraḥ pāda parameśvara kuruṅ ni āy nagara

¹ En ce mot et dans plusieurs autres, le redoublement de la con-
sonne finale remplace le virāma. Donc *tta* = *t*. Il est vrai, d'un
autre côté, que dans cette expression on peut lire aussi correcte-
ment en trois mots : *jagat ta rāja*.

² Mot contracté dans l'écriture et dans la prononciation sans
doute, et ayant pris la forme *nau*. De même *anak* est devenu *nak*.

hariharālaya ◦ Steñ añ śivakaivalya aṅgvay anau (= nau) nagara

11. noḥ ukka (= uk) ◦ Gi santāna ti vraḥ pre trā dau nā kanmyañ pamre ◦ Man vraḥ pāda parameśvara dau cat nagara amare-

12. ndrapura steñ añ śivakaivalya dau aṅgvay anau (= nau) ta nagara noḥ ukka (= uk) ◦ Pamre ta vraḥ pāda parameśvara ◦ Svam bhūmi ta vraḥ

13. pāda parameśvara thōppa (= thāp) nu amarendrapura cat sruk jmaḥ bhavālaya ◦ Yok kule klahra mok amvi sruk kuti paṅgvay ta gi

14. oy kule ta vrāhmaṇa jmaḥ gaṅgādharma ◦ Sthāpanā vraḥ śivaliṅga duk khūṃṃ ta gi ◦ Man vraḥ pāda parameśvara dau kuruñ ni

15. āy mahendraparvata steñ añ śivakaivalya dau aṅgvay ta nagara noḥ ukka (= uk) pamre ta vraḥ pāda parameśvara

16. ruva (= ruv) noḥha (= noḥ) anau (= nau) ◦ Man vrāhmaṇa jmaḥ hiraṇyadāma prājña siddhividyā mok amvi janapada ◦ Pi vraḥ pāda para-

17. meśvara añjeñ thve vidhi leha leñ kampi kamvujadeśa neḥ āyatta (= āyat) ta javā ley ◦ Leñ āc ti kamrate-

18. ñ phdai karom mvāya (= mvāy) guḥ ta jā cakravartti ◦ Vrāhmaṇa noḥ thve viddhi toy vraḥ vināśikha ◦ Pratiṣṭhā kamrateñ ja-

19. gat ta rāja ◦ Vrāhmaṇa noḥ paryyan vraḥ vināśikha ◦ Nayottara ◦ Saṃmoha ◦ Śiraścheda ◦ Syañ man svatta (= svat) mukha cuñ

20. pi sarsir pi paryyan steñ añ śivakaivalya nu gi ◦ Pre steñ añ śivakaivalya gi ta thve viddhi nā kamrate-

21. ñ jagat ta rāja ◦ Vraḥ pāda parameśvara nu vrāhmaṇa hiraṇyadāma oy vara śāpa pre santāna steñ añ śivakai-

22. valya gi ta siñ nā kamrateñ jagatta rāja vvaṃ āc ti mān anak ta dai ti ta siñ ta noḥha (= noḥ) ◦ Steñ añ śivakaivalya pu-

23. rohita duk kule phoñ siñ ◦ Man vraḥ pāda parameśvara stac viñ mok kuruñ ni āy nagara hariharālaya vraḥ

24. kamrateñ añ ta rāja ti nāṃ mok ukka (= uk) ° Steñ
añ śivakaivalya nu kule phoñ siñ ru ta tāpra anau ° Ste-

25. ñ añ śivakaivalya slāp ta gi rāja noḥ ° Vrah pāda
parameśvara svarggata anau nagara hariharālaya ° Nā
kamrate-

26. ñ jagat ta rāja daiy anau ruva (= ruv) nagara nā
kamrateñ phdai karom stac ti nāṃ dau ta gi ukka (= uk) °
Gi ta cām rāja kamrateñ phdai

27. karom pradvanna (= pradvan) mok ° Ta gi rāja
vrah pāda Viṣṇuloka kamrateñ jagat ta rāja anau hariharā-
laya ° Kanmvay

28. steñ añ śivakaivalya mvāya (= mvāy) jmaḥ steñ añ
sūkṣmavindu ° Jā purohita nā kamrateñ jagat ta rāja ° ku

29. le phoñ siñ nā kamrateñ jagat ta rāja ukka (= uk)
yok kule āy bhavālaya duk viñ mvāy anle ā.

(1^{re} ligne khmère de la 4^e face) y sruk kuti °

La partie sanscrite de cette stèle a été étudiée par
M. Barth, et nous reproduisons littéralement —
sauf quelques légères divergences dans la transcrip-
tion des noms sanscrits — la traduction résumée,
c'est-à-dire dégagée de toute phraséologie verbeuse,
que nous devons à la gracieuse obligeance du savant
indianiste :

STÈLE DE SDOK KÀK THOM.

N^o 32. a-d¹.

Face a (large).

Stances 1-4. Hommage à Śiva, à Brahmā et à
Viṣṇu °

¹ Du catalogue de nos estampages d'inscriptions déposés à la
Bibliothèque nationale. (É. A.)

5. Il y eut un roi des rois Udayāditya (Udayādityavarman).

6-22. Éloge banal de ce roi ☉

23. Il eut pour guru Jayendravarman, dont le nom était précédé de deva (devajayendravarman),

24. et dont le mātrivamśa (famille dans la ligne maternelle) avait paru jadis pour le bonheur du monde.

(Suit une liste de ces ascendants, stances 25-61; à partir de la stance 62, il sera de nouveau question de Jayendravarman et d'Udayādityavarman.)

25-34. Śivakaivalya,

25. fut le maître (śāstar) de ce roi Jayavarman (II) qui établit sa résidence sur le mont Mahendra,

27. fut son (frère?) aîné et contribua par des sacrifices à l'affermissement de sa puissance,

28. lui enseigna les śāstras intitulés śikkā, sam-mohana, nayottara,

29. par ses puissantes perfections (qualités surnaturelles) mérita le renom de Devarāja (roi des dieux = Indra),

30. le roi le combla de biens.

Face *b* (étroite).

31. Seront seuls Yājakas (officiants officiels) les membres de sa famille maternelle, hommes ou

femmes, à l'exclusion de tous autres : telle fut la décision du roi.

32. Sur la terre de Bhavapura donnée par le roi, en Indrapura et son domaine, en Bhadrayogipura, il eut la garde du liṅga de Śarva qu'y avaient érigé jadis ceux de sa famille ☉

33. Ayant demandé au roi une terre dans la région orientale, il y fonda Kuṭipura et établit un sanctuaire (ou y établit sa famille)

34. Ayant demandé au roi une terre attenante à Amarendrapura, il y fonda Bhavālayapura et y érigea un liṅga.

35. Le fils de la sœur de Śivakaivalya, Sūkṣmavinduka, fut le purohita du roi Jayavarman (III) fils de ce (Jayavarman II).

36. Le frère cadet de Śivakaivalya, Rudrācārya, demanda à ce roi une certaine montagne, au pied de la montagne, en ce canton,

37. y établit un grāma, y érigea un liṅga d'Īvara et donna à cette montagne le nom de Bhadrāgiri (ou prit de cette montagne le surnom de Bhadrāgiri? Cf. stance 41).

38. Le frère cadet de Sūkṣmavindu, Vāmaśiva, fut guru de Yaśovardhana et hotar du roi Indravarmān (I^{er}).

39. Il était le disciple de Śivasoma, guru de ce roi (Indravarmān I^{er}).

40. Śivasoma, avec ce disciple, établit le Śivāśrama et y érigea un liṅga de Śiva.

41. Tous deux étaient surnommés Śivāśrama. Après la mort de Sivasoma, Śivāśrama-Vāmaśiva lui succéda dans le Śivāśrama.

42. Vamaśiva fut ensuite le guru de Yaśovaradhana qui régna sous le nom de Yaśovarman.

43. Par ordre du roi, il érigea un liṅga sur le Yaśodharagiri.

44. Comme dakṣinā, le guru reçut une terre voisine du Bhadragiri, avec cet Īśvara et Jayapaṭṭani (ou Vaijayapaṭṭani?).

45. En Bhadrapaṭṭana, qu'il fonda en cette terre, le roi érigea un liṅga de Śiva au profit de son guru.

46. Il donna à ce liṅga tout ce qui était nécessaire pour le service, noix de coco, aiguères, etc., beaucoup de vaches et autres biens et deux cents esclaves mâles et femelles.

47. Dans le deśa d'Amoghapura, le roi assigna à Śambhu la terre de Ganeśvara avec ses dépendances.

48. Dans la terre de Bhadrapaṭṭana, dans Bhadravāsapura qu'il fonda, Śivāśrama (Vāmaśiva) établit une image de Sarasvatī.

49. Le frère cadet de Śivāśrama, Hiraṇyaruçi, demanda à ce roi la terre de Vaṅsahrada

50. y fonda un pura et y érigea un liṅga d'Īśvara pour la prospérité de la famille.

51. Ces deux (Śivāśrama-Vāmaśiva et son cadet) firent venir de Kuṭigrāma trois filles de leur sœur (ou de leurs sœurs) et en établirent deux à Vaṅsahrada et une à Bhadrapaṭṭana.

52. Le fils de la sœur de Śivāśrama, Kumārasvamin, fut le hotar du roi Harṣavarman (I^{er}) et, ensuite, du roi Īśānavarman (II).

53. Il bâtit Parāsarapurī dans la terre de Vañśahrada.

54. Le fils de la fille de la sœur de Śivāśrama, Īśānamūrti, fut hotar du roi Jayavarman (IV).

55. En une terre donnée par ce roi, il bâtit Kḥmvāñcpura.

56. Le fils de la sœur d'Īśānamūrti, Ātmaśiva, fut hotar du roi Harṣavarman (II).

57. Hotar (ensuite) du roi Rājendravarman; il fonda dans le domaine de Vañśahrada, Śāntipura, Kuṭakapura et Brahmapura;

58. et, dans ces trois grāmas, il érigea une image de Hara, une de Viṣṇu et une de Sarasvatī.

59. Le fils de la fille de la sœur d'Ātmaśiva, Śivācārya, fut hotar de Jayavarman (V).

60. Sous Sūryavarman (I^{er}), il établit dans Bhadrappattana une image de Śaṅkara-Śārṅgin (Śiva-Viṣṇu) et une de Sarasvatī.

61. Et ainsi honorés par ces rois, ces excellents sūris (religieux, paṇḍits), à l'exclusion de tous autres, desservirent, jour par jour, le culte du devarāja de la capitale (nagara) ⊙ (Devarāja = Indra, d'ordinaire; mais ici = Siva? ou s'agirait-il du roi?).

62. Issu de ce mātrivamśa (famille dans la ligne maternelle), le fils de la sœur de Śivācārya, Sadāśiva,

63. qui excellait dans le culte de Devarāja, fut, par droit héréditaire, le purohita du roi Sūryavarman (I^{er}).

64-77. Éloge de Sadāsiva-Jayendravarman.

74. Sūryavarman lui donna en mariage, en présence du feu et des brāhmanes, la sœur de Śrī-Viralakṣmī, sa reine principale,

75. lui conféra le nom de Devajayendra précédé de Śrī et terminé par paṇḍita (Śrī-Devajayendra-paṇḍita)

76. avec la fonction de surveillant des actes (Karmādhyakṣa, inspecteur des œuvres pies?), le droit à un palanquin d'or et d'autres honneurs.

77. En Bhadrāyogipura, à Indrapurī et autres lieux, il fit des étangs et d'autres œuvres pies.

78-88. Énumération de ses fondations.

78. A Bhadrapaṭṭana un liṅga et deux images, avec une toiture (vallabhi) et une enceinte de gravier¹,

79. une dotation complète pour ces (trois dieux, avec esclaves, etc.), un étang et un barrage (ou une dérivation, bhaṅga) de la rivière.

80. A Bhadrāvāsa, de grands biens à Sarasvatī, un étang avec un parc et un barrage (bhaṅga).

81. Au dieu du Bhadrādri, un aśrama, une śālā pleine de vaches, un barrage (bhaṅga).

¹ De limonite sans doute. (É. A.)

82. A Vañśahrada, de grands biens au dieu, une longue pièce d'eau avec un barrage, et un étang.

83. Dans le deśa d'Amoghapura, il reçut du roi Sūryavarman une terre du nom de Caṃka pour les deux sanctuaires (kula) des Mères.

84. Dans le deśa d'Amoghapura, il acquit par échange une terre à l'orient de l'étang Mahāratha et au delà de la rivière.

85. Ces terres obtenues par don gracieux ou par échange, il les donna aux deux sanctuaires (kula) du Deveśa (Seigneur des dieux, Śiva) établi à Vañśahrada.

86. Sur les terres d'Amoghapura, Sāntāna, Nāga et Sundara(?), il bâtit un beau grāma et le donna au Śambhu de Devapaṭṭana.

87. Une image de Sarasvatī à Brahmapura, des esclaves, etc., un barrage (bhaṅga) et un étang.

88. A Kuṭipura, un temple, un liṅga d'Īśa, et beaucoup d'esclaves, etc.

Face c (étroite).

89-91. (A peu près illisibles.)

89. Le nom de Sūryavarman, et une donation à deux sanctuaires (kula) de Kuṭiśa (le Śiva de Kuṭipura?).

91. Un āśrama est donné à Śiva en l'honneur de son guru par un personnage qui doit être Sūryavarman, ou peut-être déjà son successeur Udayāditya-

varman¹. Celui-ci, en tout cas, apparaît à la stance suivante.

92-96. Sadāśiva-Jayendravarman, guru d'Udayādityavarman.

92. Il reçoit du roi Udayāditya la dignité de guru et un nom terminé en varman, honneur que nul autre n'a reçu².

93-96. Il reçoit du roi des honneurs et des da-
kṣiṇās qu'on ne saurait énumérer.

97-118. Énumération de ces largesses : bijoux, joyaux, gobelets, crachoirs, vases, palanquins, parasols, métaux précieux et autres en poids, esclaves, grains, fruits, gros et menu bétail, chevaux et éléphants, vêtements, chariots, instruments de musique, haches, outils, armes, etc. (Pas un seul nom propre.)

119. Il donne toutes ces richesses à Bhadrésvara et autres Śivas, établissant des temples, des étangs, etc., et des secours pour les voyageurs.

120-128. Udayādityavarman érige un līṅga en l'honneur de son guru.

¹ Au nom de ce roi, M. Barth ajoute toujours le chiffre II que nous supprimons : l'existence, très éphémère en tout cas, d'un précédent Udayādityavarman ne nous paraissant pas suffisamment établie. (É. A.)

² L'auteur de l'inscription exagère évidemment. Pareil honneur fut conféré, à plusieurs reprises, par les rois de l'ancien Cambodge. (É. A.)

120. Sur une terre du guru, dans le deśa dit Bhadrāniketana,

121. appelé jadis Bhadrāyogipura,

122. ce Śivaliṅga, consacré sous le vocable de Jayendravarmaśvara (du nom du guru),

123. fut érigé en 974 (śaka. La date est précédée par la position des planètes dans le Zodiaque).

124. Au domaine propre du guru, le roi Udayāditya ajouta des terres délimitées suivant les points cardinaux, et les donna au Jayendravarmaśvara-Śambhu.

125. Et Jayendravarman, plein de reconnaissance,

126. y ajouta ce grand étang avec son barrage (bhaṅga),

127. et une image de Śivakaivalya et Śivāśrama avec les attributs de Dhātṛi, Śauri et Tridṛik (Brahmā, Viṣṇu et Śiva).

128. Bénédiction finale.

Puis vient le khmer.

Face *d* (large).

En tête deux ślokas peu lisibles : injonction de conserver les biens de Śiva, imprécation contre ceux qui s'aviseraient d'y porter atteinte.

Puis le texte khmer.

N. B. — Je ne répons pas de tous les noms propres : quelques-uns pourraient être des noms

communs. Mais j'ai tenu à les donner au complet, puisque la plupart reviennent dans le texte khmer. Tous ces pura, paṭṭana, purī ne sont pas des villes, mais probablement des sanctuaires : dans l'Inde, brahmapurī désigne un domaine donné à des brâhmanes pour usage religieux.

A. BARTH.

Nous ferons suivre la traduction de M. Barth de notre traduction étendue, à peu près complète, presque littérale, de la première partie du texte khmer de cette stèle, c'est-à-dire de la partie qui prétend traiter le même sujet que l'inscription sanscrite.

TRADUCTION.

S. M. Parameśvara (Jayavarman II, roi de 724 śaka à 781 environ) érigea le dieu royal (pratiṣṭhā kamrateñ jagat rāja) au nagara¹ Śrī Mahendraparvata. S. M. Parameśvara établit à Stuk Ransi (lac des bambous, en sanscrit : Vañśahrada) et à Bhadrapatana (les divers membres de) la famille qui donna, dès lors, les officiants (du culte) du dieu royal. (Sa Majesté proféra) l'auguste décision (vraḥ vara śāpa = sainte bénédiction et imprécation) : « Que nul autre, en dehors des membres de cette famille, n'officie devant le dieu royal ! »

Ici est l'exposé de la filiation (littéralement : « des branches ou ramifications », śākha) de cette famille

¹ Nagara « ville royale, capitale ».

qui est originaire du pays de Satagrāma « cent villages », territoire d'Aninditapura.

Le roi (ou régent, *kuruñ*) de Bhavapura lui avait octroyé des terres dans le territoire d'Indrapura; elle y avait fondé un village nommé Bhadayogi, s'y était fixée et y avait érigé un Śivaliṅga.

(C'est une sorte de préambule que nous avons traduit jusqu'ici. L'auteur entre ensuite dans le corps de son sujet.)

S. M. Parameśvara vint de Javā¹ pour régner et résider au nagara Indrapura. Le savant aīeul (de la famille), le steñ añ « brahmane » Śivakaivalya était le guru « précepteur » et le royal purohita « chapelain » de ce roi. S. M. Parameśvara vint (littéralement « monta ») d'Indrapura. Śivakaivalya vint (aussi, servant) dans le saint Kandvārahoma « portes du sacrifice » (?) et dans les saintes corvées royales. Sa Majesté ordonna que (les membres de) la famille, hommes et femmes, vinsent aussi, jusqu'au territoire de la contrée orientale (à l'est du fleuve, les contrées actuelles de Thbaung Khmum ou Ba Phnom) où Elle fit octroyer gracieusement des terres pour la fondation d'un pays appelé Kuṭi. La famille se fixa en ce pays.

¹ L'expression pourrait s'appliquer, à notre avis, à une contrée malaise quelconque aussi bien qu'à l'île même de Java. Toutefois, les conditions dans lesquelles ce terme est répété un peu plus loin semblent bien indiquer qu'il s'agissait effectivement ici de ce foyer de la civilisation brahmanique en Extrême-Orient.

S. M. Parameśvara régna au nagara Hariharālaya. Śivakaivalya résida aussi à ce nagara. Ce fut sa famille que le Vrah̄ (Sa Majesté sacrée) employa dans le corps des jeunes pages.

S. M. Parameśvara alla fonder le nagara Amarendrapura où Śivakaivalya se fixa à sa suite et continua à La servir. Il demanda au roi une terre attenante à cette capitale et il y fonda le pays appelé Bhavālaya; il y établit, en les confiant au brāhmane Gaṅgādhara, une partie (des membres) de la famille qu'il fit venir de Kuṭi, et il y érigea un saint Śivaliṅga en y laissant des esclaves.

S. M. Parameśvara alla régner à Mahendraparvata¹. Le steñ añ Śivakaivalya alla donc se fixer en ce nagara et servit le roi comme à l'ordinaire. Un brāhmane, Hiranyadāma, homme érudit, de science accomplie, vint de Janapada, parce que Sa Majesté, désireuse de faire abandonner à ce Cambodge-ci les traités (qui portaient l'empreinte) de sa dépendance (morale)² vis-à-vis de Javā, invita (ce brāhmane) à établir les règles des rites (viddhi) applicables à un empereur (kamrateñ phdai karom « seigneur de la surface inférieure, de la terre ») qui était Cakravartin « souverain universel ». Ce brāhmane établit ces règles d'après le Vrah̄ Vināśikha

¹ On voit qu'avant de fixer sa puri avec tant d'éclat sur le mont Mahendra, Jayavarman II eut plusieurs résidences royales et fonda même une autre capitale, Amarendrapura.

² Nous ajoutons « morale » : aucun indice, jusqu'à présent, nous ayant permis de croire que le Cambodge ait été, à l'époque, sous la domination matérielle de Java.

et érigea le dieu royal (Pratisthā kamrateñ jagat rāja, érection fameuse et si souvent mentionnée).

Ce brāhmane enseigna le Vrah Vināsikha, le Nayottara, le Sammoha, le Śiraścheda¹, récitant de mémoire tous (ces traités) pour les faire recueillir par l'écriture et les enseigner au steñ añ Śivakaivalya, qu'il employa à l'établissement des règles (viddhi) du culte du dieu royal. S. M. Parameśvara et le brāhmane Hiranyadāma donnèrent « la bénédiction et l'imprécation » (formulèrent la décision solennelle) prescrivant d'employer aux offices du culte du dieu royal la famille du steñ añ Śivakaivalya, et nul autre ne devant officier dans ce culte. Le chapelain Śivakaivalya laissa donc officier les divers membres de la famille. ☉

S. M. Parameśvara revint régner au nagara Hariharālaya où fut transporté le dieu royal; Śivakaivalya et les membres de sa famille officiant comme à l'ordinaire. Ce prêtre mourut pendant ce règne et S. M. Parameśvara mourut (svargata « alla aux cieux ») en ce nagara Hariharālaya.

Le dieu royal fut dès lors (adoré) en tel nagara (ville capitale) où les rois le transportèrent avec eux.

¹ Les quatre traités sanscrits que ce texte nomme si clairement, ne sont pas connus des indianistes, paraît-il. On ne peut donc que traduire approximativement leurs titres en choisissant parmi les divers sens que donnent les lexiques. Śikhā « la crête », pourrait être « la touffe de cheveux », et Vrah Vināsikhā « le saint (traité) des tonsures? »; Nayottara serait « la politique supérieure » ou « les règles de conduite future »; Sammoha ou Sammohana « l'ignorance, l'erreur, la folie »; Śiraścheda « la section de la tête, la décapitation ».

Il y a à rappeler les règnes des souverains qui suivirent. ☉

Au règne de S. M. Viṣṇuloka (= Jayavarman III, probablement de 781 à 799 śaka), le dieu royal resta à Hariharālaya, où il eut pour chapelain un neveu de Śivakaivalya, le steñ añ Sūkṣmavindu, et pour officiants les membres de la famille, dont ceux qui résidaient à Bhavālaya furent ramenés à¹ Kuṭi et réunis là aux autres. Le steñ añ Rudrācārya, frère cadet de Śivakaivalya, entra en religion dans le territoire « du Pied des monts », au mont Thko (un nom d'arbre). Il demanda terre et mont à S. M. Viṣṇuloka, il y fonda un *sruk* « pays », il y érigea (un liṅga) et il laissa à ce mont le nom de Bhadrāgiri².

Au règne de S. M. Īśvaraloka (Indravarman, 799-811 śaka) le dieu royal, resté à Hariharālaya avait, comme à l'ordinaire, les membres de la famille pour officiants. Le steñ añ Vāmaśiva, petit-fils de Śivakaivalya, était l'upādhyāya (maître spirituel enseignant le Vēda) du roi qui lui confia l'instruction de son jeune fils, le (futur) roi Paramaśivaloka. Vāmaśiva était le disciple du steñ añ Śiva-

¹ Dans le texte original c'est un mot de deux lettres « āy », la première écrite à la fin de la troisième face de la stèle, et la seconde au sommet de la quatrième qui contient donc tout le reste de l'inscription khmère.

² Le texte est très net. Il n'y a pas ici l'ambiguïté que M. Barth a rencontrée dans le passage correspondant de l'inscription sanscrite.

soma, (celui-ci) guru du roi Īsvaraloka. Śivasoma et Vāmaśiva fondèrent ensemble le Śivāśrama, où ils érigèrent des dieux (līngas). Les gens appelaient Śivasoma le vieux seigneur (kamrateñ) du Śivāśrama, et ils appelaient Vāmaśiva le jeune seigneur du Śivāśrama. Śivasoma mourut et Vāmaśiva eut (seul) le Śivāśrama; alors les gens l'appelèrent le seigneur du Śivāśrama, et cette désignation subsista.

S. M. Paramaśivaloka (Yaśovarman, roi de 811 à 830 environ śaka). . .¹. Le seigneur Vāmaśiva, appelé le seigneur du Śivāśrama, était le guru « précepteur » chargé de la garde des saints revenus et des dieux que la famille avait érigés depuis Indrapura et Bhavālaya. . . . pays de Bhadrāgiri, (territoire du) *Pied des monts*. Les membres de la famille officiaient comme toujours devant le dieu royal.

S. M. Paramaśivaloka fonda le nagara Yaśodharapura, amenant de Hariharālaya le dieu royal qui fut laissé en ce nouveau nagara². S. M. Paramaśivaloka érigea le « mont central »³ et le seigneur du

¹ Aux lignes 8, 9 et 12 du texte khmer de cette face sont les quelques taches d'usure de la pierre qui ont causé des pertes définitives indiquées par des points dans notre traduction.

² Yaśodharapura était le nom ou l'un des noms donnés à la nouvelle capitale Angkor Thom, dont cette inscription précise l'époque de la fondation.

³ C'est-à-dire « la tour ou pyramide centrale », et le Yaśodharāgiri du texte sanscrit, soit le Baphoun, soit le Phiméanakas, qui sont les deux pyramides placées vers le centre de la ville d'Angkor. Quant au fameux monastère, le Śivāśrama, ce serait le Bayon, achevé donc sous le règne du roi Indravarman.

Śivāśrama érigea un saint liṅgā au milieu (à la tour centrale).

Cette érection (construction) ayant été rapidement achevée par les corvées royales, le seigneur du Śivāśrama informa Sa Majesté de ce résultat et demanda les terres (à lui donner comme honoraires) pour cette érection. L'aïeul, steñ añ Rudrācārya vint avec le seigneur du Śivāśrama afin d'exposer que ces terres étaient (des ou aux) varṇa vijaya (classe des prises de guerre?). . . . Bhadrāgiri du steñ añ Rudrācārya qui prescrivit de les demander. Le seigneur du Śivāśrama demanda au roi ces terres où furent fondés les pays appelés Bhadrapaṭṭana et Bhadrāvāsa. Sa Majesté donna un saint liṅga dépassant deux coudées qui avait été érigé à la tour centrale (Ba Phoun ou Phiméanakas) pour l'ériger (à nouveau) à Bhadrapaṭṭana. (Sa Majesté donna aussi) une sainte figure (statue de la déesse) Bhagavatī qui fut érigée au pays de Bhadrāvāsa, dans la terre de Bhadrapaṭṭana.

Sa Majesté donna des revenus et des dakṣiṇās (honoraires) : aiguières, objets du culte et autres biens, 2 cents (*sic*) esclaves et des champs d'une contenance de 2 cents volées (vroḥ « poignées de semence ? ») situés à Gaṇeśvara, territoire d'Amoghapura. Ces champs furent détachés et attribués au (temple de) Stuk Ransi.

S. M. Śivaloka (Yaśovarman) prescrivit à un religieux nommé steñ añ Śikhā, élève du seigneur du Śivāśrama et employé dans les corvées royales, d'aller

fonder le pays de Bhadrapaṭṭana¹, d'ériger des saints (liṅgas ou statues), d'employer les Bhūtaśa 2 (*sic*, mangeurs d'êtres, de chair, gens de caste vile?) au pied des monts, de fonder les villages, d'achever la tâche concernant ces divinités : construction de tours, d'enceintes, de toitures. Le steñ Śikhā employa les corvéables jusqu'à complet achèvement et fit la remise (des constructions) au seigneur du Śivāśrama. Celui-ci informa (le roi qui) donna le pays de Bhavālaya, bien de la famille, et les pays de Rpā, de Ryeñ, de Nāgasundara, attendant à Bhadrapaṭṭana, (pays) qui furent tous réservés (praśasta, « excellents, sacrés ».) ⊙

Le steñ añ Hiranyaruci nommé (aussi) steñ añ Vnaṃ Kansā, frère cadet du seigneur du Śivāśrama et chef des Ācāryas de S. M. Paramaśivaloka, demanda au roi la terre de Stuk Ransi où il érigea (un liṅga d'Īśvara).

Le seigneur du Śivāśrama et le steñ añ Vnaṃ Kansā amenèrent du pays de Kuṭi, dans la terre orientale, trois nièces, toutes filles d'une même mère (sahodara), en laissèrent deux à Stuk Ransi, une à Bhadrapaṭṭana. Les autres personnes de la famille ne furent pas emmenées et restèrent au pays de Kuṭi. Ceux (ou celles) dont il est question ici engendrèrent (les descendants de) la famille au pays de Kuṭi, à Bhadrapaṭṭana, à Stuk Ransi. (Les membres de) cette famille ne furent jamais complètement

¹ Le khmer emploie, dans l'orthographe de ce nom et autres du même genre, les dentales de préférence aux linguales du sanscrit.

séparés; tous restèrent les officiants du dieu royal. Il y eut (parmi eux) des chefs des Ācāryas (Ācāryyapradhāna), des maîtres du sacrifice (Ācāryyahoma), officiant dans la sainte aire du sacrifice (vraḥ kralāhoma). Il y eut aussi des chefs des corvées royales. (Les membres de cette famille) furent tous Ācāryas pendant les règnes suivants.

Aux règnes de LL. MM. Rudraloka et Paramarudraloka (Harṣavarman I^{er} et Īśanavarman II, qui régnèrent de 830 environ à 850 śaka), les membres de la famille officiaient comme de coutume devant le dieu royal. Le steñ añ Kumārasvāmi, neveu du seigneur du Śivāsrama (neveu de Vāmaśiva), chef des Ācāryas (Ācāryyapradhāna, le texte sanscrit dit hotar « sacrificateur »), et chef de la famille, fonda le pays de Parāśara dans la terre de Stuk Ransi (lac des bambous, le Vañśahrada du texte sanscrit) et y fit de pieuses fondations que les rois (placèrent) sous l'autorité de la famille. ○

Au règne de S. M. Paramaśivapada (Jayavarman IV, 850-864 śaka), ce roi, quittant le nagara Śrī Yaśodharapura et allant régner à Chok Gargyar (Kōḥkér, province de Kampong Svay, dans le Cambodge actuel), emmena avec lui le dieu royal devant lequel officiaient, comme de coutume, les membres de la famille. Le steñ añ Īśānamurtti, petit-fils du seigneur du Śivāsrama, était l'ācāryapradhāna (le chef des maîtres de cérémonie; le texte sanscrit dit

encore ici le hotar « sacrificateur » du roi) et le chef de la famille; il se fixa à Chok Gargyar où il demanda une terre, fonda un pays appelé Khmvāñ; il y laissa des esclaves et fit, en faveur des dieux de Chok Gargyar, des fondations placées sous l'autorité de la famille. Ce steñ añ Īsānamurtti érigea aussi un liṅga à Stuk Ransi.

Au règne de S. M. Brahmaloka (Harṣavarman II, 864-866 śaka), les membres de la famille officiaient comme de coutume devant le dieu royal. Le steñ añ Ātmaśiva, neveu du steñ añ Īsānamurtti, était le purohita « chapelain » du dieu royal, l'ācāryyahoma (le texte sanscrit dit le hotar « sacrificateur ») et le chef de la famille.

Lorsque S. M. Śivaloka (Rājendravarman, 866-890 śaka) revint régner au nagara Śri Yaśodharpura (Angkor Thom), Elle ramena avec Elle le dieu royal; les membres de la famille officiaient comme de coutume devant cette divinité. Ātmaśiva, chapelain de ce dieu royal, ācāryyahoma et chef de la famille, éleva des tours, construisit des toits (des galeries) à Stuk Ransi, fonda le pays de Brahmapura, les stations de Katuka (pour Kutaka) et de Śānti, dans la terre de Stuk Ransi; et il y fit des érections (de divinités).

Le Steñ añ Ātmaśiva mourut pendant le règne de S. M. Paramavīraloka (Jayavarman V, 890-924 śaka).

Au règne de S. M. Paramaviraloka les membres de la famille officiaient comme de coutume devant le dieu royal.

Le Steñ añ Śivācārya, petit-fils du Steñ añ Ātmaśiva, était le chapelain du dieu royal, le chef de la famille.

S. M. Nirvānapada (Sūryavarman I^{er}, 924-971 śaka) leva des troupes *pour que les gens arrachassent*¹ les dieux à Bhadrapattana et à Stuk Ransi. Ce roi régnait depuis deux ans lorsque le Steñ añ Śivācārya érigea de nouveau ces dieux de la famille; il érigea un saint Śaṅkara-Nārāyana (*sic*, Siva-Vishnou), une sainte Bhagavati (Gauri); au pays de Bhadrapattana il éleva d'autres dieux (dont les érections ou les fondations furent faites) en dehors (de l'autorité) de la famille. Il y laissa des esclaves. Mais Śivācārya mourut, et ces pays, ces fondations, furent désertés avant d'être achevés.

Au règne de S. M. Nirvānapada, les membres de la famille officiaient dans le culte du dieu royal, comme de coutume. Le Steñ añ Sadāśiva, neveu du Steñ añ Śivācārya était le chapelain de cette divinité, et le chef de la famille. S. M. Nirvānapada lui fit quitter les ordres pour lui donner la sœur cadette de la Haute Dame Śrī Viralakṣmī qui était la première reine (Āgradevi). (Sa Majesté lui) donna le

¹ Il y a probablement omission d'un mot dans le texte dont la traduction est soulignée, et il serait à rétablir ainsi : « pour châtier les gens qui avaient arraché les dieux » (renversé les idoles).

nom de Kamsteñ Śrī Jayendrapandita¹. Il était le chapelain royal et le chef de l'achèvement des œuvres (Khlōñ Karmmānta) dans la première (catégorie ou maison royale).

Les pays de Bhadrapattana, de Stuk Ransi et toutes leurs fondations avaient été désertées lorsque S. M. Nirvānapada avait levé les troupes. L'auguste seigneur (Vrah Kamrateñ) Śrī Jayendrapandita restaura tous ces pays, consacra² les dieux en les érigeant de nouveau. Au pays de Bhadrapattana, il érigea un saint liṅga, deux images (statues) ainsi que d'autres en dehors (des fondations) de la famille. Il donna à ces dieux des esclaves et des biens de toute sorte. Il éleva des toitures, des enceintes, fit des monastères, creusa des bassins, fit des barrages³.

Au pays de Bhadrāvāsa, il « ouvrit les yeux » des dieux, donna toute sorte de biens, fonda des monastères, creusa des bassins, fit des barrages. Au pays de Bhadragiri, il « ouvrit les yeux » des dieux, restaura des villages, fit des barrages, des clôtures, des parcs

¹ En comparant ce titre avec son correspondant du texte sanscrit : « Śrī Devajayendrapandita », on voit que Deva semble correspondre ici à Kamsteñ. Cette dernière qualification, assez fréquente dans les inscriptions khmères, était peut-être réservée aux Steñ Añ « illustres maîtres ? » ou brāhmanes, appelés à de hautes fonctions civiles.

² Unmilita « ouvrir les yeux » ; l'acte essentiel de la cérémonie de la consécration.

³ *Damnap* « barrage », pour répondre à l'ambiguïté du terme *bhaṅga* qu'emploie le texte sanscrit. Mais nous devons faire observer que le barrage comporte généralement l'exécution d'une dérivation, d'un canal d'irrigation.

à bœufs et donna des bœufs (ou vaches) aux dieux. Au pays de Stuk Ransi, il ouvrit les yeux des dieux, leur donna toute sorte de biens, creusa des douves, fit des ermitages, creusa des bassins, fit des barrages.

Il demanda par faveur, à S. M. Nirvānapada, des terres dans la circonscription d'Amoghapura, en un lieu appelé Camkā « défrichement, jardin », dont la contenance était de cent volées (de semence). Il acheta, en un autre lieu, à l'est de Vraḥ Travān Mahāratha « la sainte mare du grand char », dans Amoghapura, une terre dont la contenance était de 30 volées, et il la paya en étoffes et instruments de métal. Il acheta encore, en un autre endroit, au delà de la rivière d'Amoghapura, la terre de Pralāk Kvan Ņe, de la contenance de 60 volées, et la paya (aussi) en étoffes et instruments de métal. Ces terres, ici mentionnées, furent données aux dieux de Stuk Ransi et aux Kule (sanctuaires? monastères?).

Il fit une fondation dans la province d'Amoghapura, en une terre appelée Nāga Sundara, (terre) de la famille où il laissa des esclaves et du riz, et qu'il donna aux dieux de Bhadrāpattana. Quant aux champs de Ganésvara, S. M. Nirvānapada avait prescrit d'en faire l'échange afin de les remettre aux serfs sacrés, Sa Majesté ordonnant de donner en remplacement les champs de Vrac. On planta des bornes partageant ces champs (de Vrac) entre Bhadrāpattana et les dieux de Stuk Ransi.

Au pays de Brahmapura, il (Jayendravarman) érigea une Vraḥ Bhagavatī, donna des esclaves, fit

des parcs, creusa des bassins, fit des barrages. Au territoire de « la contrée orientale », pays de Kuti, (pays) d'origine (de la famille), il restaura le pays déserté, refit les enceintes, érigea un saint lînga d'une coudée, construisit des tours, donna des esclaves et des biens de toute sorte. Quant à la terre de Bâhuyuddha, pays de Veñ Dnâp « long bas-fond », qui avait été complètement désertée, il la demanda par faveur ¹ à S. M. Nirvânapada ; il y planta des bornes, et il la donna aux dieux de Kuti et aux kule ².

Le pays de Bhavâlaya, que le seigneur Śivakaivalya (ancêtre) de la famille avait fondé au delà d'Amarendrapura et qui avait été attribué solennellement à Bhadrâpattana, avait été déserté par la population et envahi par la forêt, ainsi que son Vrah lînga. Ce temple (devasthâna) étant (une fondation) de la famille, (son état) concernait le seigneur Sri Jayendrapandita qui informa S. M. Udayâdityavarman. Sa Majesté rendit ce pays de Bhavâlaya. On défricha cette forêt, on ouvrit les yeux des dieux, on leur rendit de nouveau le culte, et on ordonna de rechercher où étaient les esclaves de ces divinités pour les ramener en ce pays afin de le reconstituer en

¹ Ce passage correspond aux stances 89 et 91 du sanscrit, stances à peu près illisibles, dit M. Barth.

² « Membres de la famille », si on laisse à ce terme kule l'acception qu'il prend généralement dans ce texte en langue vulgaire : « monastères, sanctuaires », selon l'interprétation du texte sanscrit donnée par M. Barth.

sainte fondation affectée (au culte) des dieux de Bha-
drapattana comme auparavant.

Le saint seigneur Śrī Jayendrapandita étant
parent, dans la branche paternelle, du Dhūli Jeñ
Vraḥ Kamrateñ Añ Śrī Vāgindrapañḍita, du pays
de Siddhāyatana, contrée orientale, fut celui qui
accomplit les œuvres pies (karmadharmā « des funé-
railles » ?) de ce Haut Seigneur, c'est-à-dire fonda des
pays, érigea (des dieux), consacra (des temples,
creusa) des bassins; il fonda des monastères où il
laissa des esclaves, pour (l'accroissement des) mé-
rites de ce haut seigneur Śrī Vāgindrapañḍita.

Au règne de S. M. Śrī Udayādityavarman, les
membres de la famille (kule) rendaient le culte au
dieu royal comme de coutume. Le seigneur Śrī
Jayendrapandita était le saint guru du roi. Il en reçut
(les titres de) Dhūli Jeñ Vraḥ Kamrateñ Añ Śrī
Jayendravarman¹. Sa Majesté étudia les sciences :
les Siddhānta (mathématiques et astronomie), Vyā-
karaṇa (grammaire), Dharmasāstra (recueils des lois)
et tous autres traités. Sa Majesté accomplit les saints
sacrifices (vraḥ dikṣā), tels que les Bhuvanārtha (sa-
crifices en faveur de tous les êtres) et les saints sacrifices
à Brahma; Sa Majesté célébra les grandes fêtes, ren-
dant le culte selon les mystères sacrés. Elle donna de
saints honoraires et des biens tels que diadèmes,

¹ C'est l'honneur que « nul autre n'a reçu », dit le texte sanscrit.
Les exemples de cette distinction honorifique ne manquent pas pour-
tant dans nos inscriptions, ainsi que nous l'avons fait remarquer.

boucles, anneaux, bracelets, colliers, tiaras de chignon, vases d'or ou d'argent, chasse-mouches, palanquins dorés, donnant le tout comme salaire (honoraires), ainsi que des bijoux, de l'or, de l'argent, et quantité de biens : mille vaches, deux cents éléphants, cent chevaux, des chèvres, cent buffles, mille esclaves mâles et femelles, trois villages, dont deux à Saṅkaraparvata « mont de Śiva », et un à Mano, territoire de Jeṅ Taraṅ.

S. M. Udayādityavarman, résidant pour la garde (pour la circonstance) au Nagara Abhivādananitya, ordonna d'inscrire les hommes affectés chaque jour au service du culte, ainsi que les fournitures (dues à, ou dues par) ces serviteurs, telles que : étoffes, céréales, boisson, assaisonnements, fruits, arcc, bétel; toutes allocations à fournir quotidiennement sous la surveillance du Haut Seigneur (Śri Jayendrarvarman).

Quant au pays de Stuk Rmaṅ « lac des élans », qui était complètement déserté, Sa Majesté le donna, afin qu'il jouît de ses revenus, au Haut Seigneur, le joignant ainsi au pays de Stuk Ransi. Le Haut Seigneur y fit rapidement des érections (de divinités). Sa Majesté donna un saint līṅga de deux coudées et quantité de biens pour les revenus des dieux (de ce pays de Stuk Rmaṅ) ou à titre d'honoraires.

Elle envoya des mandarins fonder un pays appelé Bhadrāniketana dans la terre de Bhadrāpattana qui appartenait au Haut Seigneur. On y érigea un saint līṅga de deux coudées qui fut donné au Haut Sei-

gneur ainsi que 400 esclaves affectés à cette divinité. On construisit (en ce lieu) des tours de pierre, des toitures (galeries), on creusa des bassins, on fit des barrages et on fonda des monastères. ☉

(La première partie de l'inscription khmère s'arrête ici, 76^e ligne de cette quatrième face [en y comprenant les deux lignes sanscrites du haut]. On voit que c'est un historique correspondant, analogue, mais non identique, à celui qu'embrasse l'inscription sanscrite : il n'en est pas une simple traduction. Avant d'examiner les questions que soulève ce premier texte khmer et sa comparaison avec l'inscription sanscrite, il convient d'analyser la seconde partie de l'inscription khmère. Cette seconde partie occupe les 43 dernières lignes de la quatrième face, mais elle ne se rapporte que très indirectement aux deux précédents historiques. Sa nature nous permet d'en résumer sommairement la traduction de la manière suivante) :

TRADUCTION RÉSUMÉE.

Au règne de S. M. Paramaviraloka (Jayavarman V), le brâhmane Saṅkarṣa et son fils, le Chloñ Mādava, tous les deux étrangers (anak parades'a, donc immigrés, venant de l'Inde peut-être), achetèrent une terre pour y faire l'établissement (la fondation) d'Anreṃ Loñ; ils y laissèrent des esclaves; ils y érigèrent un Vrah Śivaliṅga qui concernait (dont s'occupait) le Loñ (pour Chloñ) Mādava. Le

Mratāñ Khloñ Sañkarṣa mourut pendant ce règne et son fils vécut.

En 965 śaka, sous le règne de S. M. Paramanirvānapada (Sūryavarman I^{er}), ce Chloñ Mādhava adressa au roi une pétition (écrite) demandant que cette fondation et ces esclaves fussent donnés, à titre définitif, au Haut Seigneur Śrī Jayendravarman. Il surveilla ces esclaves jusqu'en 967 Saka. Alors (en cette année), le Chloñ Mādhava mourut.

S. M. Śrī Udayādityavarman monta sur le trône en 971 śaka; et en 974, le Haut Seigneur (Jayendravarman) fut l'érecteur du dieu Śivaliṅga de Bhadrāniketana (la demeure du Bienheureux, de Śiva). Il s'adressa à Sa Majesté et lui demanda d'abandonner à ce dieu Śivaliṅga de Bhadrāniketana, par faveur auguste et gracieuse, et à titre définitif, cette fondation et ces esclaves, de même que S. M. Paramanirvānapada les avait (déjà précédemment) donnés au Chloñ Mādhava pour les frais du culte. Le Haut Seigneur (Jayendravarman) constitua ces esclaves et cet établissement en pieuse fondation en faveur du dieu Śivaliṅga de Bhadrāniketana. ◉

Détails (śākha « ramifications ») de cette fondation d'Anreṃ Loñ :

En 894 śaka, le troisième jour de la quinzaine claire de Puṣya (janvier), mercredi, le brāhmane nommé Mratāñ Khloñ Sañkarṣa et le Chloñ Mādhava son fils, (personnages) étrangers, achetèrent une

terre des gens d'Anreṃ Loṅ, (gens) de caste corvéable (?) (varṇa karmāntara). Noms de ces gens qui comprennent quatre Loṅ, un Steṅ, chef des troupes ou de la population, et un chef de circonscription territoriale. Biens donnés pour l'achat : 2 onces d'or, 310 pièces d'étoffe (?), 4 chèvres, 4 bœufs (ou vaches), 12 buffles. Limites des terres aux quatre points cardinaux. ☉

Terres qui entrent aussi dans cet établissement d'Anreṃ Loṅ.

En 901 śaka, le 3 de la quinzaine claire de Puṣya, le brahmane nommé Mratāṅ Khloṅ Saṅkarṣa et le Chloṅ Mādharma achetèrent une terre. Noms des trois vendeurs qualifiés Vāp. Biens donnés en paiement. Limites de cette terre. ☉

Terres acquises dans la part du Steṅ (nommé) Mat Gnaṅ, ainsi que d'un Loṅ. Ces terres, d'une contenance totale de 40 volées (ou poignées de semence?), entrèrent aussi dans la fondation du Chloṅ Mādharma, à Anreṃ Loṅ.

Esclaves que le Mratāṅ Khloṅ Saṅkarṣa et le Chloṅ Mādharma laissèrent à l'établissement d'Anreṃ Loṅ pour les donner au dieu. On mentionne les noms de ces quelques *si* et *tai* et même ceux de leurs descendants. Ces esclaves étaient répartis en lots (probablement d'après certains usages relatifs à la glèbe), à l'ouest, à l'est et au milieu du pays. ☉

Mesures du pays de Bhadrāniketana, calculées

(probablement depuis le temple) jusqu'aux bornes ou aux terres des contrées voisines. ⊙

S. M. Śrī Udayādityavarman a donné au saint liṅga de Bhadraniketana un village nommé Gnañ Cranāñ Vo avec ses terres et les 151 individus, habitants et colons, attachés à la glèbe de ce pays. Mesures de ce pays qui borde à l'ouest le territoire de Bhadraniketana. ⊙

Serviteurs du dieu Śivaliṅga de Bhadraniketana, présents sacrés (de Sa Majesté). Pays de Gnañ (pour Gnañ Cranāñ Vo).¹

Quinzaines claires (des mois). Surveillants : 2 si ; troupe : 27 si, 48 tai.

Quinzaines obscures. Surveillants : 2 si ; troupe : 27 si, 45 tai.

Total général de ces si et tai, 151¹. ⊙

(Autres) serviteurs du dieu Śivaliṅga de Bhadrani-
ketana.

Quinzaines claires. Surveillant : 1 si ; troupe : 21 si, 54 tai.

(Quinzaines obscures.) Chef : 1 si ; sous-chefs : 2 si ; troupe : 15 si, 50 tai.

Monastère au sud de la chaussée, près du fossé. Surveillant : 1 si ; troupe : 4 si, 11 tai.

¹ Ce total est effectivement conforme à celui qui était précédemment annoncé pour ce village. Il est à remarquer qu'on ne donne aucun des noms de ces serviteurs et de ceux qui suivent : la place manquait. On sait que *si* est le qualificatif des esclaves mâles, *tai* celui des femmes.

Monastère près du mur (du monument). Surveillant : 1 si; troupe : 7 si, 13 tai.

Monastère au sud du dieu. Surveillant : 1 si; troupe : 4 si, 16 tai.

Fondation d'Anrem Loñ. Surveillant : 1 si; troupe : 46 si, 54 tai. Serviteurs des quinzaines obscures. Surveillant : 1 si; troupe : 20 si, 53 tai. Chef : 1 si; sous chefs : 2 si; troupe : 21 si, 43 tai.

Monastère au nord de la chaussée. Surveillant : 1 si; troupe : 4 si; 10 tai.

Monastère au nord du dieu. Surveillant : 1 si; troupe : 8 si, 20 tai.

Encore le (ou un) monastère au nord du dieu. Surveillant : 1 si; troupe : 4 si, 13 tai.

Fondation de Piñ Khlā « lac des tigres ». Surveillant : 1 si; troupe : 5 si, 13 tai. ☉

(Fin de la traduction.)

Cette seconde partie du texte khmer, qui emploie dans ses dernières lignes des lettres si petites, et un style si concis, un style télégraphique pourrions-nous dire, nous donne six dates en chiffres qui sont, en les rétablissant dans leur ordre chronologique : 894, 901, 965, 967, 971 et 974 śaka. Toutes se rapportent donc, et deux par deux, à des événements survenus sous les trois règnes de Jayavarman V, Sūryavarman I^{er} et Udayadityavarman; soit pendant un laps de quatre-vingts ans.

La dernière de ces dates, la seule que donne le

texte sanscrit, est relative à des fondations faites au temple de Bhadrāniketana « qu'on appelait jadis Bhadrāyogipura » dit le texte sanscrit. C'est ce temple, qu'entouraient plusieurs couvents de prêtres, qui doit être identifié à Sdok Kâk Thom. Cette dernière date de 974 śaka qui correspond à 1052 A. D., troisième année du règne d'Udayādityavarman, semble être celle de la fondation du temple dont nous avons décrit les ruines au commencement de cet article. En tout cas, elle est certainement la date de l'inscription.

La stèle fut sans doute burinée par ordre du brahmane Sadāśiva devenu le Haut Seigneur Jayendrarvarman, guru « précepteur » du roi et personnage très influent, tout au moins pendant les premières années de ce règne qui était en proie aux troubles et aux révoltes. Célébrant les louanges de sa famille et de sa propre personne, Sadāśiva dut probablement envoyer le texte de toute la stèle au lapicide. Il est à regretter que ce dernier n'ait pas imité plusieurs autres graveurs en signant ce chef-d'œuvre de patience et d'habileté.

Si nous faisons abstraction de la seconde partie du texte khmer, on peut dire que l'inscription de cette stèle est bilingue au sens ordinaire du mot, c'est-à-dire qu'elle traite le même sujet en deux langues différentes. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, le khmer n'est pas, tant s'en faut, une simple traduction du texte sanscrit, et la connaissance de celui-ci serait d'un secours à peu près nul

pour l'intelligence de la version en langue vulgaire¹. Celle-ci est tout au plus une rédaction équivalente où les noms propres de lieux et de personnes ne se suivent même pas toujours dans l'ordre adopté par l'autre texte. En somme, le khmer, aussi bien que le sanscrit, fait l'historique de neuf générations d'une certaine famille sacerdotale, en suivant de préférence la ligne féminine et en embrassant une période de 250 ans, de 724 à 974 *śaka* (802-1052 A. D.).

Sortant donc des sujets essentiellement locaux et d'actualité qui lui étaient ordinairement réservés et visant, en cette unique et heureuse exception, à retracer, à sa façon il est vrai, une longue page d'histoire, le texte khmer supplée, ainsi que nous l'avons déjà dit, au vague habituel du sanscrit qu'il complète ici par nombre de renseignements positifs et précis que déparent seules quelques fastidieuses répétitions. Il comble, en particulier, une forte lacune du texte sanscrit qui avait entièrement passé sous silence le rôle très important, capital peut-être, du brâhmane *Hiranyadâna*, dans la célèbre installation du culte du « dieu royal » sur le mont *Mahendra* par *Jayavarman II*. Le sanscrit ne nomme même pas ce savant personnage dont l'éloge est d'autant plus remarquable qu'il n'appartenait pas à la famille que glorifie l'inscription.

¹ Nous laissons de côté, bien entendu, la question du dictionnaire sanscrit, indispensable ici comme dans la généralité des inscriptions khmères, à cause des mots si nombreux qu'elles empruntent à la langue sacrée.

Le bilinguisme de cette stèle de Sdok Kâk Thom a permis d'identifier les noms posthumes que son texte khmer donne à tous les rois qu'il mentionne, sauf au roi régnant, bien entendu. Ces noms, dont la physionomie est étrange à première vue, demandent quelques mots d'explication. Après la mort de leurs souverains et, sans doute, après la béatification qui devait, selon leurs croyances, résulter de la grande cérémonie de la crémation, les Cambodgiens avaient jadis coutume de dire que « le roi (défunt) *était allé* à telle divinité, à tel monde ou séjour divin ». Vulgairement, on désignait les anciens rois par des expressions de ce genre que nous retrouvons quelquefois entières dans les textes épigraphiques. Puis on abrégeait probablement la phrase en supprimant les mots « qui est allé » en disant simplement « Sa Majesté de tel dieu ou monde divin », Jayavarman II, par exemple « *était allé* à Paramésvara » c'est-à-dire au Seigneur suprême, à Śiva, et plus tard il fut appelé S. M. Paramésvara.

Nous devons remarquer en passant que Sūryavarman I^{er}, le dernier roi à nom posthume de notre inscription, mourut sans doute dans la foi bouddhique puisqu'il fut dit qu'il *était allé* au Nirvānapada « *sejour* du Nirvāna ».

L'historique, très complet à son point de vue, que donne le texte en langue vulgaire permet de croire que la liste des rois qu'on en tire comprend tous les souverains de la période embrassée, soit onze rois à noms posthumes et douze, avec le roi régnant.

En dehors de ces onze noms royaux posthumes, nos précédentes publications n'en mentionnaient que deux qui restent encore à identifier. L'un appartient à un roi (allé au) Śrīndraloka que nomme l'inscription de Vat Tasār Mo roi et qui fut donc un prédécesseur de Jayavarman II¹. L'autre est ce Paramaviṣṇulōka deux fois inscrit dans la galerie des Varman d'Angkor Vat et fondateur présumé de ce fameux temple²; il ne peut donc être identifié, selon toute vraisemblance, qu'avec Śūryavarman II ou avec l'un des successeurs de ce prince.

Une étude récente et plus approfondie des deux stèles de Daūn Aūn et de Samrong nous a donné trois nouveaux noms posthumes ou a confirmé leur lecture. Ces noms sont ceux des successeurs immédiats de ce roi Udayādityavarman qui régnait lorsque fut burinée notre stèle de Sdok Kāk Thom.

Sur les bords de Trepeang Daūn Aūn = Trabān Tūn Ūn « mare de la grand'mère Ūn » fut trouvée, à quelques lieues à l'ouest d'Angkor Thom, une petite stèle, actuellement au Musée Guimet, entièrement couverte d'une inscription bilingue où les deux langues se suivent en alternant. Son déchiffrement est difficile, du moins en ce qui concerne la partie khmère : l'écriture, petite, irrégulière, mal tracée, peu nette, étant généralement détestable. Elle donne plusieurs dates en chiffres, mais très mal écrites, souvent

¹ Voir *Le Cambodge*, I, Le royaume actuel, p. 305.

² Voir *Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmer*, dans le *Journal asiatique*, 1883, p. 68 et 78 du tirage à part.

douteuses, qui semblent aller de 979 à 1048 śaka, c'est-à-dire de 1057 à 1126 A. D., du règne d'Udayādityavarman à celui de Sūryavarman II. Entre les noms de ces deux rois, le texte sanscrit insère les noms des rois intermédiaires, Haṛṣavarman (III), Jayavarman (VI) et Dharaṇīndravarmaṇ (I^{er}). Or, le khmer de son côté intercale entre les noms d'Udayādityavarman et de Sūryavarmadeva, qui sont donnés sous ces formes, les noms posthumes de trois autres Vraṇ Pāda Kamrateñ Añ, c'est-à-dire Majestés sacrées, qu'il appelle Sadāśivapada, Paramakaivalyapada et Paramaniṣkalapada. Il est presque certain que ces noms appartiennent aux trois rois que le texte sanscrit a placé dans le même cadre et dans le même ordre chronologique.

Cette grande vraisemblance ne pourrait guère être actuellement transformée en exactitude absolue par la lecture si difficile du texte de cette stèle, mais l'autre monument, l'inscription de Samrong, corrobore l'hypothèse de manière à lever les derniers doutes. Cette seconde stèle, trouvée près du village de ce nom, à deux ou trois lieues vers le nord d'Angkor Thom, est beaucoup plus grande que la précédente. Écrite de même alternativement dans les deux langues et très difficilement déchiffable, l'écriture étant aussi déplorable, elle semble bien dater également du règne de Suryavarman II. Donnant des dates en chiffres qui remontent aux règnes précédents, elle parle de S. M. Sadāśivapada qui semble régner encore en 1011 śaka et de S. M. Para-

makaivalyapada qui devait être sur le trône en 1012 ou 1019, le dernier chiffre de cette date étant douteux. L'inscription laisse entendre qu'il s'agit de la restauration des statues de divinités brahmaniques qui avaient été renversées à deux reprises successives pendant les règnes de ces princes. D'un autre côté, nous savons que Dharaṇḍravarman régnait en 1031 śaka, et il en résulte évidemment que le troisième nom posthume qui est cité dans l'inscription de Daṅ Aṅ, mais qui n'est pas mentionné, — ou, plus exactement, que nous n'avons pas reconnu, — sur cette stèle de Samrong, revient de droit à ce prince.

Il résulte donc de la comparaison de ces deux stèles qu'il est permis d'attribuer sans hésitation les trois nouveaux noms posthumes qu'elles nous révèlent et que nous pouvons, en l'état actuel de nos connaissances, établir comme il suit la liste de ces singulières épithètes des rois cambodgiens :

.....	
X.....	= Śrindraloka.
.....	
Jayavarman II.....	= Parameśvara.
Jayavarman III.....	= Viṣṇuloka.
Indravarman.....	= Īśvaraloka.
Yaśovarman.....	= Paramaśivaloka.
Harṣavarman I ^{er}	= Rudraloka.
Īśanavarman II.....	= Paramarudraloka.
Jayavarman IV.....	= Paramaśivapada.
Harṣavarman II.....	= Brahmaloḳa.
Rājendravarman.....	= Śivaloka.



Jayavarman V.	= Paramaviraloka.
Sūryavarman I ^{er}	= Nirvānapada et Paramanir- vānapada.
Udayādityavarman	= X.
Harṣavarman III	= Sadāśivapada.
Jayavarman VI	= Paramakaivalyapada.
Dharaṇīndravarman I ^{er}	= Paramaniṣkalapada.
.	
X	= Paramaviṣṇuloka.

Handwritten Khmer text on a palm leaf manuscript, arranged in two columns. The script is an ancient form of Khmer, likely from the Angkor period. The text is densely packed and follows the traditional layout of such documents.

STÈLE DE SDOK KÀK THOM.

Partie inférieure de la troisième face. (Fac-similé aux deux-cinquièmes de l'original.)

